

# EXPOSITION / FILMS / RENCONTRES

CRAC

SCÈNE NATIONALE  
IMAGE(S)

VALENCE



## TERRITOIRES CARIOCAS DESSINS ET PHOTO-COLLAGES DE FRANÇOISE SCHEIN DU 09 MARS AU 03 MAI 2005

VERNISSAGE LE MERCREDI 09 MARS A 18H<sup>30</sup>, EN PRESENCE DE L'ARTISTE

### De l'utopie de la globalité aux petites utopies de proximité

C'est autour d'une double problématique, celle de la globalité territoriale issue de la cartographie, de la géo-poétique des lieux et celle de l'universalité des droits de l'homme que j'ai centré mon projet artistique.

En vivant aux Etats-unis, à New York, entre 1978 et 1989 j'ai d'abord été marquée par la volonté de puissance de cette culture qui s'imprègne dans tous les niveaux de la vie et principalement dans la recherche de globalisation des territoires par la généralisation des réseaux internationaux de communication. Les systèmes de codification des villes américaines avec leurs autoroutes définies en chiffres et en lettres, les villes orthogonales aux rues numérotées ou alphabétique, tout cela me semblait refléter un système informatique de circuits intégrés ou l'humanité apparaissait très peu. Puis en survolant les villes comme Los Angeles, New York ou Paris cette impression s'est confirmée : la modernité n'était plus qu'un immense réseau de lignes fuyantes. De cette impression est née toute une série de dessins noirs exprimant l'infinitude de connections des villes entre elles et l'homogénéisation de tous les territoires.

Depuis le hublot d'un avion, la nuit et par temps clair, le monde scintille comme un immense circuit intégré.

Mais après 11 ans de vie aux Etats-unis, je n'ai pu rester indifférente à la lente construction européenne qui se forgeait peu à peu. Le sentiment d'appartenance à un groupe différent m'a fait rentrer en France pour vivre au centre d'une autre réalité historique, consciente de la fragilité de la démocratie. Cette notion, j'ai voulu l'exprimer au travers de l'illisibilité et de l'inaccessibilité des Droits de l'Homme en installant ce texte fondateur dans des lieux de circulation rapide et de très grande accessibilité. Cette œuvre a pris la forme d'un réseau d'œuvres d'art public dont les différentes réalisations sont situées dans la plupart des cas dans des stations de métro. J'ai imaginé les Droits de l'Homme comme un texte inquiet, sans fin, éternellement relu sans être vu ni compris, un texte qui n'arrête pas de s'écrire dans les espaces publics face à l'errance des voyageurs. Un texte fondateur, mis en abîme sous la terre, sous les villes.

Ces projets urbains ont pris forme à Paris à la station de métro Concorde, à Bruxelles à la station St. Gilles dans un quartier très populaire, à Haïfa sur les murs du centre culturel Judéo-Arabe Beth Hagefen, puis à Stockholm sous les murs de l'Université à la station Universitetet, le long des chemins d'un parc à Brème puis à Berlin à la station Westhafen, ancienne gare de départ des déportés vers les camps de concentration.

En 1999, à l'occasion d'un voyage à Rio de Janeiro pour y rechercher ma fille adoptive, j'ai eu la chance de rencontrer et de vivre avec des gens des communautés très défavorisées, de pouvoir comprendre leur mode de vie, leur fierté et leur résistance à la société de consommation américanisée. Depuis 5 ans, j'ai suivi leurs désirs de créer des œuvres pour générer des liens de solidarité et de dialogue avec la communauté et nous développons ensemble des projets d'art public dans leurs quartiers. Habitée par les circonstances que la vie m'offrait, ma pratique artistique est devenue une expérimentation sociale sur le terrain. Aidée par une ONG locale, peu à peu, nous avons créé un atelier de céramique dans lequel les habitants des favelas se professionnalisent tout en travaillant sur des installations artistiques pour leurs quartiers. Au-delà des œuvres créées et installées sur les murs des favelas, ce processus a généré de nouveaux dialogues et des liens entre les habitants. Aujourd'hui, une coopérative de production existe pour les habitants intéressés. Ils peuvent y travailler et gagner leur vie, tout en participant à des projets d'art urbain.

Le travail et la vie dans les favelas avec la population locale a radicalement transformé ma manière d'aborder ma vision artistique et son insertion dans le monde. Parallèlement au travail dans les favelas, la photo m'a permis de capturer une réalité que je présente comme des carnets de voyage, des petites histoires qui s'entremêlent à mes préoccupations précédentes de villes rhizomatiques, de droits humains et de globalisation. Chacune des personnes que je présente est restée un ami ou est devenue un membre de ma famille comme "Vovo"<sup>1</sup>, Dona Irène qui est la grand mère de ma fille adoptive et qui vend des chewing gums et des roses rouges depuis 77 ans sur les trottoirs de Copacabana. Ou comme "Ninho" qui est un capoeiriste de la favela de Vidigal au Sud de la ville. Ninho a 20 ans et vit dans la favela depuis toujours. Brésilien noir, il est donc forcément issu d'une famille d'esclaves et en parle volontiers. L'esclavage des noirs au Brésil est un phénomène qui est non déclaré et non reconnu. Mais il suffit d'observer la division physique de la ville en deux niveaux : les blancs vivent dans la ville formelle, urbanisée et moderne installée en bas sur les plaines face aux plages (et appelé l'asphalte par les habitants des favelas) ; les noirs vivent presque tous dans des favelas sur les montagnes derrière la ville formelle ou dans les favelas horizontales au Nord de la ville, très loin du centre. Cette division géographique et urbaine si évidente dans son expression raciale, semble rester étonnamment normale pour la classe dirigeante et l'intelligentsia brésilienne, qui bénéficient des privilèges d'avoir de multiples "gens de maison" sous payés et sans sécurité. "Les favelas sont la honte du pays" disent les responsables culturels et politiques or l'urbanisme et l'architecture vernaculaires des favelas pourrait être comparée avec celle de nos villages méditerranéens que souvent nous considérons comme du patrimoine mondial (comme Fez, l'Alfama à Lisbonne ou le centre de Naples). A Rio de Janeiro, il y a 250 favelas. Trois millions de personnes y habitent. Aucun plan de favelas ne figure sur les plans de la ville. C'est après une résistance qui dure depuis 50 ans que les pauvres ont réussi à ce que leurs favelas ne soient pas détruites et remplacées par des bâtiments à appartements multiples dans des banlieues comme ceux de nos cités que nous regrettons aujourd'hui d'avoir construites. Car cette architecture des favelas possède une chose essentielle : elle a été construite par les habitants eux-mêmes et pour rien au monde ils ne déménageraient. Ces favelas, parfois de 300 000 personnes sans égouts, sans structure urbaine ont dû être prises en considération par la ville qui depuis 1992 les rénove pour les intégrer comme des quartiers à part entière de la ville. Ces taudis sont de l'habitat vernaculaire que nos sociétés contemporaines ont du mal à accepter et le bonheur y règne beaucoup plus qu'il n'y paraît.

**Françoise Schein**  
janvier 2005



Le Songe - 2004 © Photo : Françoise Schein

## FRANCOISE SCHEIN

Née à Bruxelles, Françoise Schein vit à Paris. Diplômée en Architecture et en Urban Design à l'Ecole d'Architecture et des Arts Visuels de Bruxelles en 1976 et à l'Université de Columbia à New York en 1978. Son travail se développe internationalement à Paris, à Lisbonne, Berlin, Bruxelles, Stockholm, Brème, New York, à Haïfa et Rio de Janeiro. En 1997 elle a fondé l'Association INSCRIRE afin de consolider ses projets sur les Droits Humains dans le champ artistique et social. Elle a enseigné à l'Université de Coventry et de Wolverhampton en Angleterre et à l'Ecole de la Cambre à Bruxelles. Elle est professeur d'art urbain aux Beaux Arts de Caen en Normandie.

[www.francoiseschein.com](http://www.francoiseschein.com)  
[www.inscrire.com](http://www.inscrire.com)

<sup>1</sup> Vovo signifie grand-mère en portugais